

Je tiens à dire Merci à tous ceux et a toutes celles qui m'ont tant inspiré et qui m'ont soutenu dans mon ambition littéraire :

Nathalie, Sophie, Chloé, Joyce (Thanks for all sweetheart, see you in L.A. soon), Claire, Amélie, Linda, Blair, Jennyfer (Thanks for the money, for the partys and for the C... :)

Sebastian, Niels, Trent Reznor (keep your head's up man !)

Remerciements éternels : à Drago (you saved my fuckin life brother, and i never forget that bro !)

Ainsi qu'une pensée pour mes frères d'armes : john nodveidt de Dissection et Signifer de ecclesia tenebrarum from Russia (see you in hell brothers !!)

Merci aussi à valentin Scavr (your books and your advices change my life brother !)

Une pensée emue pour Maxime(repose en paix mon amie !) et Kyrianna (que Lilith t'accueille en son sein) , et bruno conrad (on les a bien niqué... les flics !!)

« Ecoutez-moi, vous, peuple de soupirs ! Les chagrins de la souffrance et du regret Sont laissés aux morts et aux mourants, Ceux qui ne me connaissent pas encore.

Ceux-là sont morts, ces semblables ; ils ne ressentent pas. Nous ne sommes pas pour les pauvres et les tristes : les seigneurs de la terre sont nos parents. Un Dieu va-t-il vivre dans un chien ? Non ! Mais les plus hauts sont des nôtres.

Ils se réjouiront, nos élus : qui s'afflige n'est pas des nôtres. Beauté et force, rire éclatant et délicieuse langueur, force et feu, sont nôtres.

Nous n'avons rien à faire avec les parias et les incapables : qu'ils meurent dans leur misère. Car ils ne ressentent pas. La compassion est le vice des rois : piétine les misérables & les faibles : c'est la loi du fort : c'est notre loi et la joie du monde. Ne réfléchis pas, ô roi, à ce mensonge : Que Tu Dois Mourir : en vérité tu ne mourras pas, mais vivras. Que ceci soit maintenant compris : Si le corps du Roi se dissout, il demeurera à jamais dans une pure extase. Nuit ! Hadit ! Râ-Hoor- Khuit ! Le Soleil, la Force & la Vue, la Lumière ; ceux-ci sont pour les serviteurs de l'Étoile & du Serpent. »

Le livre de la loi. Aleister Crowley.

« Pour moi **Watain** est la religion parfaite. C'est le parfait chemin afin d'être en relation avec « Mes Dieux », c'est la parfaite arme magique pour faire ce que je dois faire dans la vie. Les gens sont toujours intéressés par l'aspect de la religion vu par **Watain**, mais je peux leur dire que Watain est ma réponse au Christianisme. Et si les gens veulent mieux comprendre, qu'ils viennent aux concerts, qu'ils lisent les paroles et ainsi on partagera ce que l'on pense a propos de notre religion. »

Erik Danielsson du groupe Watain.

« Mieux vaut régner en enfer qu'être esclave au paradis. » John Milton.

La nuit était glacée, et je me retrouvais là à nouveau au milieu de cette forêt si familière à 22h du soir, uniquement éclairé par la douce lumière de la lune. Combien de fois m'étais-je retrouvé à ce même endroit, près de ce cercle de pierres depuis un an ? Je ne sais plus. Je ne sais plus grand-chose, je ne suis sûr que d'une chose, ce soir je vais partir, quitter ce monde que je méprise tant, maintenant qu'elle n'est plus là.

J'ai du boire et encore boire, m'étourdir pour ne pas trop ressentir la morsure du scalpel qui a entaillé mes poignets profondément. Je me suis assis, j'ai écouté les yeux fermés les bruits discrets, qui peuplent ce monde nocturne et végétal, les branches au loin qui se brisent, des feuilles qui s'agitent, les cris étranges d'un animal au loin, les murmures de petits insectes, tous cela me ravit et peuple mon imagination de choses étranges et maléfiques.

Au bout de cinq minutes le froid à envahi lentement mon corps, et j'ai commencé à avoir l'impression de flotter, je me suis laissé tomber par terre, comme ce fut bon, de ressentir sous mes mains les feuilles fraîches et humides, la terre, qui buvait déjà mon sang, comme un dernier sacrifice païen, moi offert en holocauste aux dieux du dessous. Cette pensée m'a fait sourire, et des images et des souvenirs ont commencé à affluer comme un torrent. Je me sentais bien, jamais je ne m'étais senti aussi en paix, je flottais et en regardant en l'air, vers la haute cime des arbres autour de moi, le temps c'est comme suspendu, plus rien ne bougeait, aucun son, la brise discrète qui caressait mes vêtements il y a encore une heure, n'existait plus. Je ne comprenais pas ce qui

se passait, le monde autour de moi ressemblait a un bout de pellicule photo, un négatif...

« vivre un moment d'éternité » ces mots résonnaient dans ma tête. Mes yeux se fermaient malgré moi, et je me laissais couler dans une spirale de ténèbres, lentement, des sons toutefois me parvenaient à nouveau, des grondements, des pas gigantesques, des arbres qu'on écarte violemment, je sens que quelque chose rode autour de moi, quelque chose de gigantesque, mais je ne peux pas ouvrir les yeux. Je ne veux pas voir, je me concentre uniquement sur ces visages et ces instants du temps passé, je me souviens...

J'attends qu'elle finisse, je ne peux rien faire d'autre. Il fait frais dans cette église, je m'y sens bien.

J'allume une cigarette, le bruit métallique du briquet se répand en écho dans l'entrée. On ne fume pas dans une église, tant pis, je ne suis pas croyant, et puis de toute façon je n'en ai rien à foutre je pense.

Elle est toujours à genoux, je la vois, les mains jointes, accoudée au prie Dieu devant la statue de la vierge. Son corps se balance lentement, imperceptiblement. Je n'arrive pas à détacher les yeux de ses cheveux d'un noir intense, de cette flaque d'encre qui coule le long de son dos. Et puis ses fesses, magnifiques et rebondies, comme j'aimerais les toucher, les caressés, humer le doux parfum qu'elles recèlent.

Je n'ose pas faire le moindre bruit, je ne veux pas la surprendre, mais il le faut. Le moment est approprié. Unir nos âmes et nos corps, offrir nos râles de plaisir, nos liqueurs intimes en libations au Dieu minable et jaloux qui préside ici.

Je m'approche d'elle, lentement. Je l'entends murmurer une prière sans aucun doute. Debout au dessus d'elle, je pose lentement mes mains sur ses épaules, elle se crispe, mais ne se retourne pas, elle a sans doute reconnu l'odeur du parfum que je porte, celui qu'elle m'as offert . Peut être m'a -t-elle surpris a la suivre ?, je ne sais pas, cela gâche un peu mon plaisir, j'aurais voulu qu'elle me regarde, effrayée, qu'elle tente de fuir et se débâte, qu'elle s'indigne , mais rien de tout cela.

Elle reste là, soumise et abandonnée, dans sa stupide prière. Je m'agenouille a mon tour derrière elle, je l'enlace et pose ma tête contre son dos, j'entends sa respiration, le lointain écho de son cœur, et pendant un bref moment moment je plonge dans un océan de laine

et de parfum, les yeux fermés j attends. Elle s'arrête de murmurer, je la sens indécise et effrayée. Mes mains remontent lentement vers sa poitrine, je lui caresse les seins, elle bascule la tête en arrière, je l'entends expirer » c est bon, seigneur ! », je souri.

« là, là » dit elle en guidant ma main gauche vers son entrejambe, tandis que je dirige ma main droite restée libre vers l intérieur de son jean, vers son large fessier. J'introduis deux doigts dans son intimité douce et humide, j agace son clitoris, je la sens se raidir, son souffle s accélère.

Je mords avidement le lobe droit de son oreille, elle pousse un petit gémissement de plaisir, et lorsque mes doigts s'insinuent dans sa chatte, elle bascule tête en arrière et me murmure :

« continue, continue et t'arrête pas »

Mon majeur gauche s'agite à l'intérieur de son sexe, de plus en plus vite. Je sens son clitoris se gonfler, je touche, j effleure ce petit bouton de chair. Elle se retourne alors violemment et m'agrippe, je sens sa bouche, ses lèvres épaisses au goût de vanille et de bonbon, se poser partout sur mon visage, sa langue se fraie un chemin dans ma bouche, tandis que ses mains plongent dans mon pantalon.

Elle malaxe avec rudesse mes couilles. Je suis a deux doigts d éjaculer, là dans mon froc, je transpire, j ai du mal à respirer pendant quelques secondes, et je me dis que j'aurais dû prendre la coke qu il me reste.

Elle s'arrête de n'embrasser brusquement, elle me fixe intensément pendant quelques secondes. Ses joues sont rouges, un mince filet de salive coule aux coins de ses

lèvres :

« Pas ici » elle murmure.

Elle fait machine arrière, elle va me laisser là à genoux sur le sol froid de cette église, avec cette érection douloureuse. Elle se relève lentement, elle redescend son pull, et me regarde. Moi à genoux, devant elle. Elle souri, la situation l'amuse, me voir prosterné et déçu, le visage en sueur, avec cette bosse qui déforme comiquement mon pantalon.

Elle arrange ses cheveux sans me quitter des yeux, elle brise enfin le silence, et déclare :

« On se verra chez toi ce soir, d'accord ? » elle demande.

L'ombre d'un sourire éclaire son visage, j'ai quand même gagné cette manche.

« Je te téléphone en fin d'après-midi » je dis sans trop d'enthousiasme.

Elle me laisse planté là, et se dirige rapidement vers la sortie, en laissant derrière elle, son doux parfum.

Je me relève encore étourdi et seul dans la sinistre et froide maison de Dieu. Je ferme les yeux, je porte les mains à mon visage, je la sens, je m'enivre quelques instants de l'odeur forte et musquée de sa chatte.

«C'est bon » je pense.

Jamais je ne me serais cru capable de l'aborder. J'étais un autre avant, avant elle, avant toutes celles que j'ai déçu et détruites.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Tant d'années perdues, tant d'énergie gaspillée, tant de risques encourus, pour de brèves étreintes, dans la froideur aseptisée d'un laboratoire de soins funéraires.

J'étais de ceux qui gagnent leur vie grâce à la mort des autres. Maintenant les années ont passé, mais il me reste toujours ce quelque chose, cette impression étrange, ces imperceptibles effluves d'encens et de liquide embaumement, qui flottent tels des fantômes autour de moi, ou lorsque je la prends et qu'elle me chevauche.

J'aime sa vie, son odeur, toutes ces merveilles olfactives qui me rappellent tous les soirs, que c'est un corps gorgé de sang et de chaleur, que je tiens contre moi.

J'ai peur, et cette peur me paralyse. Cette promesse susurrée silencieuse et invisible qui fait naître dans mon esprit, des visions morbides qui réveillent en moi de funestes et délicieuses envies.

Je ferme les yeux avec force, et une armée de mortes putrides et froides comme le marbre des caveaux m'ouvrent leurs cuisses. De jeunes garçons livides m'exposent impudiquement leurs anus glacés et serrés, des verges s'érigent, sortent de terre, répandant leurs semences froides et veloutées sur les pierres tombales. Oui j'ai peur. J'ouvre les yeux. Ma tête tourne, je me laisse tomber sur un banc.

J'observe la rue, les quelques passants autour de moi, les commerces.

Mon regard se pose avec effroi sur la devanture d'une entreprise funéraire. Je me lève rapidement, je me mets

à courir, des gens s'écartent devant moi, la sueur inonde mon visage. Mes yeux piquent. Je sais qu'il me reste 100m avant de rentrer chez moi, à l'abri. Je crie, je crie.

Je me déshabille, J'essaie de retrouver mon calme. Je me couche sur le lit et me force à oublier toutes ces visions. Je ferme les yeux, des images arrivent. Toujours les mêmes scènes familières, les mêmes fantômes à combattre, je ne suis jamais véritablement seul...

Juliette N. 1980-2001, morte à vingt et un ans, suicide par pendaison. Ses parents l'ont trouvée suspendue au lustre de leur grande salle à manger, son père à sombré dans un alcoolisme sans espoir de rémission, sa mère dévorée par le chagrin est morte deux ans après. Je la revois chaque jour, et son image est tellement vive, que je peux presque ressentir sa présence, et son parfum.. Morte a cause de moi, moi qui me suis comporté comme le dernier des salauds...

Je me réveille , mal de tête, je touche mon visage, mes yeux semblent anormalement gonflés. Je me lève, me passe un peu d'eau sur le visage, j'essaie de me souvenir ce qui s'est passé hier, rien !

Ces moments d'absence ; m'effraient de plus en plus. Je fais semblant que tout va bien, ce travail est le seul moyen pour moi de m'insérer, d'avoir une vie chiant, morne, mais normale.

Aujourd'hui j'y suis presque arrivé, les années fastes, la folie et l'amour sont restés bien loin en arrière, c'est mon choix. Il m'aura fallut toutes ces années, pour réaliser tout le mal que j'ai fait, aux autres, ainsi qu'à moi-même, j'étais dans l'erreur, je le crois vraiment. La vérité m'apparaît chaque jour un peu plus claire, je ne suis plus un de ces monstres dégénérés. Je n'aspire qu'au repos, au confort d'une vie risible, délivré à jamais de mon obsession pour les femmes.

Un rapide coup d'œil a la pendule m apprend qu'il est déjà 16h. Je me lève rapidement j'ouvre la porte de l appartement qui donne directement sur le loge j allume la lumière j'attends je sais que dans une heure l habituel défilé des locataires ne me laissera plus de répit jusqu'à 19h

j'aurais droit aux habituelles plaintes, aux reproches, aux confidences, a toutes ces répugnantes hypocrisies auxquels je dois désormais faire face depuis que je me suis enterré dans cette loge de gardien qui ressemble chaque jour pour moi à mon avenir, un caveau.

J'ouvre un tiroir celui ou sont classées toutes les plaintes, toutes les réclamations des locataires je ne suis en poste que depuis deux mois et déjà j ai entre les mains une dizaines de feuilles noircies

je ne me préoccupe plus de leur plaire, je n'y fait plus attention, j'essaye juste de faire correctement ce travail, pour l'instant cela semble suffire.

L'autre jour une vieille dame m'a demandé pourquoi j'étais seul ?, pourquoi je n'avais pas trouvé une gentille femme à aimer ?

Je l'ai regardé, j'ai souri en lui disant : « pour que j'aime une femme, il faudrait qu'elle soit morte et froide ! elle est devenue subitement pale et s'est mise à reculer vers la porte du bureau. Je l'ai regardé en souriant, puis j'ai ajouté :

je plaisante madame ferchaud ! elle a semblé rassurée, elle m'a rendu mon sourire, en riant elle s'est exclamée : vous avez un drôle de sens de l'humour ! » Je l'ai regardé partir en boitillant j'avais un sentiment de peine et de dégoût face au spectacle de cette vieille carcasse que se traînait vers la porte d'entrée de son escalier. Le peu de pitié que j'ai ressentis pour elle a disparu en quelques secondes lorsque je me suis rappelé qu'elle avait été la responsable de l'expulsion d'un jeune couple d'africains sans papiers hébergés par des amis.
« vieille salope » j'ai pensé.

J'allume une clope, j'attends qu'ils passent, qu'ils viennent débiter leurs lots de conneries habituels en tout genre. Un tel me demandera des nouvelles de sa voisine blonde aux gros seins qu'il ne croise plus depuis quelques jours, une autre commentera stupidement divers sujets de politique intérieure, un autre encore essaiera pour la centième fois de me convertir à sa religion morbide qui vient du désert.

Les jours s'écoulent et se ressemblent tous. Étrangement

, j'ai l'impression de revivre encore et encore la même semaine depuis deux mois. Les mêmes entreprises, les mêmes femmes de ménage à diriger, les mêmes tâches à effectuer, rien ne change vraiment.

19h10, la fin d'après-midi a été très calme, aucun colis à distribuer, rien à faire signer, aucune visite. J'ai eu de la chance, j'ai pu finir en paix « le démon » de H. Selby junior.

J'éteins la lumière dans la loge. J'enclenche le bouton qui coupe le son de la sonnette, je verrouille la porte, je ne suis plus disponible jusqu'au lendemain.

Je passe la porte de l'appartement, l'odeur de tabac froid est intense, elle flotte dans l'air et agresse les yeux. Je n'aère jamais, j'ai toujours eu la phobie des fenêtres ouvertes, je ne sais pas pourquoi.

J'ouvre une bouteille de vodka, je bois à même la bouteille, je m'envoie une bonne rasade.

Assis sur le canapé du séjour, j'écoute les bruits de l'immeuble qui m'entourent, les portes qui claquent, les aboiements des chiens, les conciliabules entre voisins près des boîtes aux lettres dans l'entrée.

Toute cette agitation m'énerve autant qu'elle me rassure. J'ai conscience que cette vie grouillante et inquisitrice autour de moi me protège de moi-même, anesthésie mes pulsions morbides qui m'assaillent parfois, j'ôte mes vêtements en allant dans la salle de bains, j'observe pendant quelques instants ce corps disgracieux, qui n'a plus rien pour plaire, pour éveiller le désir chez une femme, tant d'années ont passé... Cela fait bientôt deux semaines que je sors avec elle que nous nous voyons régulièrement et je n'arrive toujours pas à comprendre ce qui l'attire, pourquoi moi ? Et j'ai peur à nouveau.

que l'histoire se répète, et que le trou noir en moi l'engloutisse. Elle reste une énigme pour moi, « Cécile » je pense.

Je me laisse aller à une douce rêverie, appuyé contre le mur de la douche. L'eau coule, brûlante, je m'assois, et reste ainsi la tête entre les mains une bonne dizaine de minutes, je n'arrive pas à m'empêcher de pleurer.

J'essaie de me concentrer sur ce qui se passe dans le monde, je jette le journal Je n'y arrive tout simplement pas, peut m'importe que le moyen orient explose, que les ours polaires n'aient plus rien à manger, et que tout brûle, tout m'indiffère. J'attends, et l'angoisse elle se propage lentement comme un poison dans tout mon être. Mes yeux reviennent sans cesse se poser sur cette maudite pendule dans le salon, j'essaie de penser à autre chose et pourtant les heures passent et je sais au fond de moi que Cécile ne viendra pas, qu'elle ne viendra plus. Je tends l'oreille à la moindre porte qui claque à chaque bruit de pas, mais elle ne vient pas.

J'ai passé ces deux dernières semaines dans un état de stupeur, cette rêverie permanente m'as profondément marqué, elle fut aussi d'un grand secours pour moi, elle m'évita de sombrer dans un abîme sans fond, sans espoir ou la lumière ne descends jamais.

Cécile, il me semblait qu'elle était la bonne, celle pour qui j'aurais pu tout donner, tout brûler, je me trompais, question d'habitude...

Je l'avais rencontré dans une des allées du cimetière du Père Lachaise, il pleuvait beaucoup il faisait froid, et ce samedi là je traînais dans le cimetière, et pour moi cela tenait plus du pèlerinage qu'autre chose. Les souvenirs refaisaient surface, des visages et des corps graciles et adolescents reprenait une forme de vie dans mon esprit. Des étreintes, mes mains sur des bas noirs, des dentelles déchirées et des baisés, ou le goût du vin et du sang se mélangeaient. Des ivresses pendant des après midis mornes, des accords sombres sortis d'un poste de radio pourri, des lignes de coke sniffées sur le froideur du marbre des tombes, qui traçaient bien souvent un chemin invisible vers une chambre d'hôtel rue du chemin vert.

J'étais perdu dans mes pensées, abrité dans un caveau ouvert à l'abandon, je ne l'avais pas entendu entrer, c'est son parfum, qui m'a fait tourné la tête. C'était la première fois que je la voyais, et j'ai su à ce moment là, que je devais l'avoir, que je voulais la connaître. C'est son regard, ses yeux d'un bleu intense, l'encre noir de ses cheveux, la blancheur de porcelaine de sa peau, tout ces détails qui m'ont fait perdre la tête, et la vouloir avec une force dont je ne me serais pas cru capable depuis des années.

Je ne connaissais toujours pas son prénom lorsque, nous nous sommes laissés aller à une baise frénétique et brutale dans ce modeste caveau, je l'ai prise violemment contre un mur, éraflant et salissant son manteau en cuir, la couvrant de baisers passionnés, elle me labourant de ses ongles pointus le dos, en y dessinant des sillons sanglants et profonds qui m'ont fait instantanément décharger des jets brûlants de sperme sur les dalles poussiéreuses lorsque je me suis retiré d'en elle. Nous n'avons rien dit, il n'y avait entre nous que le bruit discret de la pluie qui tombait. Le soir même elle était dans mon lit, et après une énième séance de baise sauvage, elle s'est endormie en me susurrant son prénom ; « Cécile... »

Les jours passaient, grâce à elle, moins mornes, la vie m'était moins pénible à supporter. Lorsque elle n'était pas à mes côtés, je pouvais presque la sentir rôder autour de moi, la voir, être enveloppé de son odeur, elle faisait déjà partie de moi, l'impression irréaliste de son parfum qui saturait de son empreinte la moiteur des oreillers. J'ai dû arrêter de convoquer son fantôme, ce spectre érotique, cette délicieuse succube. Elle menaçait de me détruire, de saccager l'équilibre précaire que j'avais enfin trouvé dans la vie. Succube, chère succube...

J'étais debout depuis des heures des les premiers rayons du soleil, je suis sorti, j ai arpenté comme un zombi les caves de la résidence, de long en large, j ai fouillé les moindres recoins j ai ressenti ce besoin pressant de violence primaire, l envie dévorante du sang

J ai prié mentalement, tandis que j arpentais ces boyaux mal éclairés, pour que quelqu'un arrive, un quelconque zonard, un toxico en manque, n importe qui et que la baston commence

J avais sur moi mon couteau de chasse, et un pistolet à grenaille. Mais je n'ai rencontré personne, j étais déçu, énervé aussi. J ai pu me calmer un peu, en flinguant un chat de gouttière, je lui ai tiré trois cartouches en pleine tête après l'avoir laissé s'approcher de moi, après l avoir traîtreusement caressé. j'ai fourré le tout dans un sac poubelle et jeté le tout dans un conteneur à ordures. Sa tête a éclaté comme une pastèque, l'un de ses yeux verts est resté collé a mon pantalon

J'ai ramassé sa carcasse, et avec un balai et une pelle, j ai fourré le tout dans un sac poubelle et jeté le tout aux ordures. Le sol était criblé de minuscules plombs, je n ai touché a rien, tant pis...

Depuis l'épisode de l'aube, j attends je prends quelques notes sur ce qu il y aura a faire aujourd'hui, les diverses interventions, les rdvs prévus avec nos prestataires . Par la fenêtre de la loge je regarde le défilé habituels des locataires qui s'en vont travailler. « des travailleurs, il n y en a pas beaucoup, vraiment pas, ce serait plutôt un défilé de parasites sociaux en tout genres » je pense.

Je sors les quatre conteneurs d'ordures ménagères, j'allume une cigarette j'attends que la mignonne qui habite dans l'escalier 5, passe devant le loge. Elle sors toujours a la même heure, pour se rendre a ses cours ou a son travail, je ne sais pas, je ne sais quasiment rien d'elle, sauf une chose qu'elle me plaît énormément

L'air est frais ce matin nous sommes en décembre et mes mains sont gelées je balance ma cigarette dans le caniveau et je la vois qui viens viens vers moi

Chère ange blond je me dis pendant quelques secondes qui me semblent interminables, le temps semble s'être arrêté

Mon esprit navigue au dessus d'un maelstrom rempli de ténèbres

Je dois refouler violemment, l'envie diabolique de lui parler, de détourner son attention afin de la ligoter et de la violer sauvagement

J'imagine clairement ses cris, je sens presque sur ma bouche, sa sueur qui perle et qui coule lentement le long de son dos, j'imagine la cavalcade infernale de son rythme cardiaque, je goute avec avidité la délicate fleur écarlate qui s'élargit entre ses jambes a mesure que mon sexe déchire brutalement sa chair

Non !! Ce cri résonne dans ma tête et je m'écarte lentement du portail d'entrée, en sueur et paniqué

« Bonjour » dit elle très souriante.

« Bonjour » je marmonne. J'essaie de produire sur mon visage quelque chose qui ressemble a un sourire, peine perdue. Elle sors sur le trottoir, je n'aperçois plus que son dos et la masse dorée de ses cheveux qui lui tombent

jusqu'en bas du dos

Elle marche vite comme toujours quelques gamins se retournent sur son passage. Elle ne laisse personne indifférent je me dis.

«j'ai encore fais fort « je pense.

Vous comprenez dit elle depuis que mon mari est décédé je tourne en rond, la solitude me pèse et m'étouffe. Elle murmure.

-Je deviens folle. Elle dit d'un ton lugubre J'écoute attentivement et je ne peux m'empêcher d'éprouver une certaine pitié pour elle, pauvre vieille je me dis.

Elle garde les yeux baissés sur son sac à main, une larme coule. Nous restons assis dans la loge en silence. Mon regard se porte sur son visage, j'essaie de m'imaginer sans trop de mal la superbe rousse flamboyante qu'elle a été.

Combien d'amants a-t-elle eue ?, combien d'étreintes passionnées ? Combien de foyers et de vies détruites par cette pauvre créature aujourd'hui vieille et aussi ridée qu'un pruneau. Je porte une main à ma bouche afin de dissimuler un sourire cruel.

Je ne peux rien pour elle, pour personne je me nourris juste de leur misère et de leurs peines, je m'abreuve avidement de leurs vices.

Ses yeux bleus étonnamment clairs et jeunes se posent sur moi elle essaye d'évaluer mon côté humain, elle espère peut-être trouver sur mon visage une confirmation de mon incroyable honnêteté

Mon personnage est parfait, je pense.

Elle se lève lentement et me débite les mêmes platitudes les mêmes remerciements comme à l'accoutumée. Je suis un saint à ses yeux, un jeune homme bien sous tous rapports, à qui il ne manque qu'

une ravissante et honnête petite amie, j'éclate de rire, de ce rire tellement rodé et mécanique que les gens n'y font même plus attention

Je fais illusion en toute circonstance je la raccompagne jusqu'à la lourde porte de la loge, je lui tiens la porte ouverte, tandis qu'elle trotte jusqu'au dehors.

D'un geste de la main, toujours le même, je la salue poliment et referme la porte

Je reste quelques instants assis dans le coin du bureau, je respire lentement et profondément afin de chasser la rage et la frustration qui m'envahissent subitement

Ce rôle de gentil garçon, me ronge, et cette incroyable entreprise de séduction, commencée il y a bientôt deux ans, m'épuise mois après mois.

Jeremy me contacte pendant ma pause déjeuner, il ne cesse de me rappeler que bientôt il sera prêt et que tout sera au point

Il y a dans sa voix une fièvre malsaine qui me ravit J'entends derrière lui, en fond sonore l'excellent morceau « Inno a Satana » du groupe de black métal Emperor.

Je me souviens sans peine de son studio merdique, perché au 6^e étage sans ascenseur.

Rempli d'une dizaine de cages dévorées par la rouille et l'urine de la trentaine de rats noirs.

Il continue à parler, les soirées où il veut aller, des gens qu'il veut connaître, des nanas qu'il faut absolument baiser, des ennemis à châtier.

Je n'écoute plus que d'une oreille distraite, mon esprit et a nouveau entièrement tourné vers elle, vers Manon.

Quoi que je fasse son eidolon, vient parasiter mon sombre univers intérieur.

Tu m'écoutes ? Demande-t-il.

Non pas vraiment, je dis dans un murmure.

J'ai hâte qu'il se taise et raccroche. Sentant, que mon intérêt pour ses bavardages s'amenuise, il s'excuse de m'avoir dérangé, et raccroche en me faisant promettre de venir chez lui dans quelques jours, je promets.

Témoignage, dialogue avec un jeune lieutenant de police a propos d'une violente agression :

vous êtes le gardien ici ?

Oui

depuis combien de temps ?

un an et demi j ai l impression d avoir passé 10 ans ici déjà.

je vois

et qu est ce que vous voyez au juste ?

....

bon revenons a nos moutons, avez vous été témoin de l agression ?

non, j'étais chez mon boss, quand ça s est passé, on picolait en fait, je peux vous poser une question ? Le gars qui a été presque battu a mort, c est le gros pédophile aux crane rasé ?

oui, c est ce monsieur en effet ! Mais comment ça pédophile ?

tout le monde le sait ici ! Il a déjà fait de la taule pour avoir jouer avec des gamins si on peut dire.

vous ne discutez pas entre vous ? Vous avez cherché dans vos fichiers ?

- écoutez moi monsieur, ici c est moi qui pose les questions, comprends !
- ouais...
- donc vous avez rien vu, est ce que la victime avant des rapports tendus avec les jeunes ou les gens du quartier ?
- vous vous foutez de moi ? J'eclate de rire.
- bien sur que c était tendu. J'ajoute.
- il a sodomise deux gamins de cinq ans, le dernier il a

fallut lui mettre 7 points de sutures dans l'anus !! je crie.

- calmez vous monsieur !
- j'en ai marre de vos questions. J ajoute.

Ce feux délicat qui coule dans ma gorge m aide a dissiper l horreur, il tiens a l'écart momentanément les spectres qui me hantent. J'aspire a un peu de repos, un repos que je n'obtiendrais jamais, je le sais maintenant. Chaque nuit je deviens une pauvre chose, un rebut avec l esprit en fièvre. J'ai annihilé cet amour, je l'ai réduit en pièces, en morceaux voilà. Je pense a nouveau a elle, et a tant d'autres. J'aurais voulu que ces histoires se finissent bien, au lieu de cela je n ai réussi qu a provoquer à chaque fois, le chaos, et a les engloutir dans le trou noir qui me sers de cœur...

certaines, beaucoup même, m ont véritablement aimé, et mon seul présent pour elles fut de les trompé, les mensonges et les vices.

Je regarde mes mains, et la seule pensée qui me vient c est que ses doigts, mes doigts, ont tellement caressé de jeunes croupes offertes, serré passionnément des gorges graciles et parfaites, pour quel résultat ? Aujourd'hui je suis seul, a nouveau.

Je ne tremble plus, je n ai plus jamais tremblé devant personne, pas depuis ce fameux jour, ou juliete s'est donné la mort. Je me souviens juste que ce jour là, la sonnerie du téléphone m'arracha au bras d une jeune blonde dont j'ai oublié le nom, et qu'a l'autre bout du fil sa mère m'annonçait la mort de sa fille. J'ai eu l'impression irréaliste que quelque chose s'échappait, comme si je venais de perdre quelque chose en moi, un

bout du puzzle chaotique de mon âme...

Caroline, m'observe attentivement, nos regards se croisent, elle sait que ce soir elle finira dans mon lit. La musique autour de nous est trop forte, encore une merde de la sous culture rap soul, de la musique pour les moutons decerebrés de cette époque, pour ceux et celles qui ne savent rien faire de leur mains, qui s'extasient sur trois accords minables et quelques bout de samples volés à tant d'autres.

Elle m'adresse un signe discret, m'indiquant par un hochement de tête qu'il est temps pour nous de partir. Nous nous levons ensemble. Je suis soulagé que cette pauvre soirée se termine. Je n'ai pas envie d'être là, je n'ai plus jamais eu envie de venir chez les autres et ça depuis bien longtemps.

Sophie la maîtresse de maison, nous demande rester encore un peu, qu'il est trop tout pour partir que cela fait bien trop longtemps qu'on ne m'avait pas vu.

Je m'éclaircis la voix et ajoute sans trop de conviction, que je repasserai à nouveau chez elle, bientôt !

Elle me croit. Elle regarde Caroline et lui glisse à l'oreille quelques mots. Caroline éclate de rire le visage cramoisi. Elle se dirige vers son manteau posé sur une chaise je la suis du regard je me délecte de la vision magnifique de ses fesses, sublimement mises en valeur par son jean noir et serré.

Je pense à mon sexe dans sa bouche chaude et accueillante, à ses seins, je bande déjà.

Je me demande si les autres l'ont remarqué. Je regarde

un a un ces gens assis autour de la table en train de boire , de rire et de discuter. « Mes amis » je pense.

Je ne connais pas vraiment ces gens, personne ne connaît jamais personne, c'est vrai. Sophie, Marc, Lionel, Najib, Philippe et Céline. Ils ne savent pas ce que je suis, et il leur est égal finalement que je sois mort ou vivant, ils ne m'ont jamais rappelé depuis la mort de Juliette...

La voix de Caroline me sort de mes pensées juste à temps, pour que je m'aperçoive qu'ils me fixent tous étrangement en silence. Quelqu'un a éteint la musique.

Mal à l'aise je me retourne vers Caroline en disant :

On y va ?

Je les salue tous en promettant de revenir , bien que personne, ne me l'ai vraiment demandé depuis Sophie. Je marche vers la porte d'entrée, j'attends Caroline sur le palier. J'entends à nouveau des rires. Comme si mon absence, venait subitement d'alléger l'atmosphère, ça ne me attriste pas autant que ça. Je ne pense plus qu'à une chose ; au corps nu et trempé de sueur de Caroline, cette nuit elle est à moi.

L'air froid et piquant de la nuit nous gifle délicatement. Il me revigore, instantanément. Nous marchons tranquillement dans les rues étrangement désertes de Courbevoie. Elle se colle à moi, bras dessus bras dessous, nous descendons en silence, l'avenue qui mène jusqu'au pont, elle regarde devant elle souriante, moi c'est cette eau noire et glacée qui m'attire toujours. Tandis que nous marchons en silence, je me délecte de sa compagnie silencieuse, de son délicat parfum qui vient chatouiller mes narines, la nuit et les lumières de la ville m'émerveillent toujours autant, et pendant ce court trajet jusqu'à ma voiture, je suis presque heureux de la savoir

avec moi.

Par terre chez moi, nous sommes devant la tv qui est notre seul éclairage, un reportage sur les gangs de bikers aux U.S.A. passe sur une chaîne du câble, j'essaie de me concentrer sur ce que dit Caroline, mais ce n'est pas facile, je me suis fait deux lignes de coke dans ma salle de bain, je suis captivé par le spectacle de ces bandes de motards, qui me rappellent des virées chaotiques, dans le désert autour de L.A. il y a cinq ans. Je regarde ses lèvres remuer, mais impossible de comprendre la teneur réelle du message, je n'arrive qu'à saisir quelques mots « emménager ensemble », vie de famille normale, amour et enfants ! Une arrivée de tiercé que je méprise profondément...

des enfants ? Je repete tout haut abasourdi.

Elle me regarde avec tendresse, elle touche ma joue en souriant avant de murmurer :

Oui ce serait bien d'y penser un jour ! Les yeux baissés elle attends une réponse. Je ne sais pas quoi lui dire. Mon crâne me fait mal, une fulgurante migraine est en train de gagner du terrain et cette idiote me parle d'enfants ! Je pense.

Je me lève, et me laisse tomber sur le canapé défoncé du salon. Elle me rejoins , s'assoie et colle sa tête sur mon épaule droite, elle m observe en souriant . Je ferme les yeux et je murmure :

je ne sais pas !

Elle tortille ses longs cheveux noirs autour de ses doigts, je la sens triste et mal à l'aise. L'ennui commence à me gagner , en plus de ce terrible mal de tête.

J ai accepté de subir pendant trois heures la présence de ces crétins, de ces soit disant « amis » juste pour la voir. J'ai planqué tous les trucs sales, la dope et les dvds

gones et extrêmes, j'ai nettoyé, j'ai aéré, j'ai lavé la moindre petite surface de mon misérable appartement pour elle ! J'ai accepté pendant quelques heures d'endosser un masque de respectabilité, car je ne veux qu'une chose la baiser et je pensais naïvement que c'était aussi ce qu'elle voulait, sans sentiments ni contraintes !

« t'as plus qu'à te la mettre sur l'oreille » je me dis.

Je me lève et me dirige vers la cuisine, il me faut de l'alcool.

Tu veux boire quelque chose ? je demande

Un verre de vin, dit-elle d'une voix triste.

Ne jamais sortir avec une amie, quel idiot je fais, j'aurais du m'écouter !

Je me sers une triple dose de vodka et je lui prépare un verre de bordeaux. Je songe rapidement à la meilleure méthode pour la mettre dehors. Je regarde la pendule de la

cuisine qui affiche 01h du matin. Merde ! Je murmure. Il est bien trop tard pour lui demander de partir, et je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit dehors.

Je décide que malgré tout il existe peut être un espoir, très mince certes, pour qu'elle ferme sa gueule et ôte ses vêtements.

Je reviens dans le séjour avec son verre de vin. Elle n'est plus là, et la porte de la chambre est ouverte. Je dépose son verre sur la table basse, et je rentre dans la chambre qui est plongé dans le noir. Je l'appelle doucement, elle ne réponds pas. Au bout d'un moment mes yeux s'habituent à l'obscurité et Je distingue la forme de son corps posé sur le lit. Elle semble dormir profondément,

je referme la porte sans bruit .

Presque soulagé que cette minable soirée se termine, j'éteins la tv et m'assois sur le canapé. Je reste assis longtemps dans le noir, j'écoute attentivement les bruits du dehors. Le bruit métallique du portail de la résidence qui se referme, les gamins qui parlent fort, le bruit d'une bouteille qui se brise. Au bout d'une demi heure, le silence s'installe et je n'entends plus au loin que le murmure des voitures qui m'apaise d'une curieuse façon.

La sonnerie du réveil du téléphone me fais ouvrir les yeux. Je tourne la tête afin de lire l'heure qu' il est ; 05H50. Je me lève doucement, indécis, je navigue dans le brouillard le plus complet pendant une minute ou deux. Puis soudain je me souviens que Caroline doit être là, étendue sur mon lit en train de dormir. Sur la pointe des pieds, je risque un coup d œil dans la chambre. Rien. Elle n'est plus là, partie sans dire au revoir. Sans doute depuis moins de dix minutes, afin de prendre la première rame de métro. J'enrage intérieurement de n avoir pas su , lui parler, j aurais pu mieux choisir mes mots, et être plus loquace.

Je vais dans la chambre, je m assois sur le lit, la tête entre les mains, une immense fatigue m envahie déjà.

J'ai travaillé dans un état de stupeur difficilement explicable. Je n'ai parlé à personne depuis ce matin, je n'ai souri à personne. Et la plupart des locataires qui me saluaient ce matin, n'ont eu pour seule réponse qu'un vague grognement et un signe de tête. J'ai déserté la loge quasiment toute la matinée, j'avais envie de solitude et d'air frais. J'ai fait transférer tous les appels vers mon téléphone portable, au cas où...

Il n'y eut aucun coup de fils, je n'ai pas été dérangé. Les yeux perdus dans le vague, assis sur un banc dans un petit square, j'ai ressassé pendant un heure, tous mes échecs amoureux, les trahisons, les malentendus, les haines, sans trouver d'explications, une ou des réponses, une quelconque porte de sortie.

« il n'y a que la haine, le danger et la violence, qui te fassent te sentir vivant »

Non ! J'ai dit tout haut.

-Si accepte-le !

Cette petite voix dans ma tête, il y a des années que je l'entendais, des années que je me battais contre elle et tentais de l'étouffer, je ne céderai pas.

Est-ce ma conscience ? Conscience, le subtil véhicule de la providence, ou du diable...

Stéphane. Il me donne rendez-vous chez lui dans deux heures. Je n'ai aucune envie de sortir de chez moi, de voir d'autres gens. Tous, ils me dépriment tous, je n'ai pas besoin de ça, pas en ce moment. J'évalue la situation, au choix une soirée tv seul chez moi avec un petit restant de coke, ou une bonne défonce chez l'un de mes plus vieux amis ?

J'opte pour la deuxième solution. Pretty Hate Machine de Nine Inch Nails a fond le volume dans la voiture. Le seul luxe que je me suis autorisé depuis deux ans, une paire d'enceintes monstrueuses. La vibration de la musique fait trembler les vitres arrières. Je souris et décide de baisser un peu le volume. A l'arrêt au feu rouge, un groupe de quatre filles passent en souriant et en me montrant du doigt « de la pouffiasse pour rappeurs » je pense. Je remonte le boulevard et la chapelle jusqu'à la place Pigalle. Il fait déjà nuit, malgré le froid glacial, il y a des cars de touristes partout. Je me gare rue Fontaine. J'éteins le moteur. Je reste un moment assis à fumer une cigarette en écoutant la musique. Je repense encore à Manon, j'essaie d'imaginer ce qu'elle fait, peut-être est-elle en train de lire, de regarder la télévision ? De dormir ? « comme j'aimerais la voir dormir » je me dis

Ses épaules nues qui dépassent de la couette, sa lourde chevelure dorée répandue sur son lit, son visage

angélique figé dans une expression de béatitude, tout ces détails me donnent, envie de la souiller.

Je secoue la tête exaspéré par ces rêveries mièvres et quotidiennes. Je sors de la voiture en vitesse, je referme la portière, je regarde autour de moi, les bars sont remplis d'étudiants et d'étrangers. J'ai froid et j'aimerais prendre un verre, et ce soir je compte bien m'exploser la tête !

5eme étage, sans ascenseur, l'immeuble est bien entretenu, déformation professionnelle je pense. Et puis « qu'est ce que j'en ai à foutre » je me dis tout haut !

J'arrive sur son pallier, je ne pensais pas arriver a les monter ces étages !

Deux paquets de cigarettes par jour, des cheveux filasses un teint de cadavre, voilà le résultat depuis cinq ans. Quelques minutes d'apaisement à tété ces merdes qui me volent mon souffle, tout ça pour ça.